

# SOMMAIRE

## Architecture

- 14 Élisabeth de Portzamparc,  
du Brésil à la Chine

## IMMOBILIER

- 22 Évolution de l'immobilier,  
Entre crises et résilience

## Stratégie

- 34 Les *digital nomads*,  
Ignorer ou adopter ?
- 40 Le bâtiment serviciel,  
Miracle ou mirage ?

## Design

- 48 Inga Sempé, Un design  
qui ne caricature pas  
son époque

## MANAGEMENT

- 62 Management du bonheur,  
Les divisions de la joie
- 72 Latifa Hakkou, Les  
petites histoires qui  
racontent la grande





UN DESIGN QUI NE  
CARICATURE PAS SON ÉPOQUE

# Inga Sempé

---

Voilà plus de 20 ans qu’Inga Sempé réjouit le paysage du design français avec ses créations uniques et poétiques. Multipliant les collaborations avec des maisons d’édition et des industriels de tous bords, la créatrice offre également un point de vue rafraîchissant sur l’univers de la création, à l’opposé des discours lisses et convenus de notre temps. *Office et Culture* a eu la chance de la rencontrer.

**U**ne fois la porte entrouverte, c’est le musée de Boubou que l’on aperçoit, une chienne qui nous accueille de manière particulièrement affectueuse. Sa maîtresse ? La designer Inga Sempé, qui a installé son studio dans cet ancien atelier d’agrafes de soutien-gorge situé dans le 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Baigné par la douce lumière du mois de juin qui filtre à travers les briques de verre, l’espace respire le calme, l’ambiance y est studieuse. Nitouche, une chatte au poil long et au caractère de sainte, nous dit-on, domine ce petit monde, perchée en haut de l’escalier en colimaçon. Ça et là, les créations de la designer s’exposent : les lampes *Matin* pour Hay (2019), *Île* pour Wästberg (2015), le luminaire *Grotte* pour le géant de l’aluminium Hydro, exposé cette

- 1 La chatte Nitouche et la suspension issue de la collection *Sempé W103* pour Wästberg
- 2 Les luminaires *Matin* pour Hay et *Vapeur* pour Moustache
- 3 Inga Sempé dans son atelier (Photos : Jean-Marc Gourdon)

année à Milan, sans oublier les projets que l'on doit taire, car ils sont en pleine phase d'élaboration. Mais la grande majorité des autres pièces, normalement installées dans l'antre de leur créatrice, ont élu domicile, de manière temporaire, de l'autre côté des Alpes.

Et pour cause, jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, la Triennale de Milan accueillait une rétrospective baptisée *La Casa Imperfetta*, revenant sur près de 24 ans de création. Une gageure pour celle qui ne se dit « pas du tout intéressée par les expositions de design. Surtout quand il s'agit d'objets encore en vente dans les magasins, je trouve cela totalement absurde de les mettre tout d'un coup sur un piédestal ». En lieu et place des traditionnelles estrades avec cartouche laconique, la créatrice française nous a donc offert une déambulation dans un appartement meublé par ses créations. Un appartement qui semble habité : une tasse à café sale par-ci, une liste de course par-là, une télécommande nonchalamment posée sur la table basse, des épilateurs de fruits sur le chevet de la chambre... « Je voulais recréer un univers de maison avec des objets que j'ai dessinés, mais un univers totalement contraire à celui des magazines : imparfait, normal, en somme. Par exemple, la vieille éponge vient de chez ma mère, je l'aimais bien pour sa forme toute tordue, tout comme ce vieux savon qui ressemblait à un fromage ». Quant aux poils de barbes, ils appartiennent au directeur de la Triennale ; les cheveux, à un des ouvriers monteurs et à l'architecte qui a participé à la scénographie. « Il y a même une tondeuse cassée qui appartient au directeur du musée, à qui j'avais demandé d'apporter un objet moche ! Cela raconte ce que sont les vraies maisons, pas celles qui sont rangées parce que l'on va recevoir de la visite. Je voulais évoquer la vie quotidienne. », explique-t-elle.

**Une démarche qui est loin d'être anecdotique, et qui en dit beaucoup sur le regard qu'elle porte sur le design.**

« Je trouve que les gens ont une compréhension pauvre de ce qu'est le design aujourd'hui. On pense qu'il est d'une époque très récente, avec une technique et un style très précis et réservé à un type de personnes en particulier. Or, dès que nous existons, nous sommes entourés de design, c'est-à-dire d'objets dessinés par des designers : les berceaux en plastique polycarbonate qui sont à la maternité, les appareils pour prendre la pression sanguine... Tout cela a été imaginé par des designers, même s'ils ne sont pas d'une grande renommée. Le design n'est pas autre chose que ce que l'on voit et qui est produit industriellement ou artisanalement ».

La Parisienne ne mâche pas non plus ses mots lorsqu'on lui parle de minimalisme à propos de sa collaboration avec Hydro [sur la couverture *Office et Culture* du mois de juin] : « En général, le minimalisme est juste une volonté de faire la morale, sans invention. On va dire qu'un design est minimaliste, or moi je dis qu'il est simpliste. C'est souvent de la





2

- 
- 1 Vue de l'exposition *La casa imperfetta* à la Triennale de Milan  
 2 La cocotte issue de la collection *Bombance* pour Revol

grande paresse ; les mêmes formes sont répétées. Le projet d'Hydro est fait à partir d'aluminium recyclé, ça, c'est difficile à faire, ça, c'est un vrai minimalisme. Faire des formes minimales coûte aussi cher que de faire des formes qui ne le sont pas ».

Il en va de même pour ce qui est de l'intemporalité, une notion qui agite plus que jamais la création de nos jours. « C'est le discours des gens qui ne dessinent pas. C'est comme si je vous disais que vous alliez écrire un livre avec les mots les plus plats possibles pour traverser les âges... mais vous allez emmerder tout le monde dès le début de l'histoire ! Il est impossible de calculer, d'anticiper les choses qui vont perdurer. Ce n'est pas aussi simple. Par exemple, ce minimalisme supposément intemporel, sans expression, peut amener, tout au contraire, au lancement d'une mode baroque, par lassitude de ces objets simplistes et froids ».

**Si la designer fait état de ses critiques vis-à-vis du monde du design, elle tient à souligner son goût de la collaboration avec les entreprises et de la technique.** Quand il est question de communiquer ou de parler de son travail, nulle question de ce *storytelling* habité qui fait florès chez ses collègues : « Je ne veux pas que l'on me vende un produit, je veux qu'il me plaise ou qu'il ne me plaise pas. Je ne supporte pas les gens qui justifient leur de-



sign par des inspirations pseudo-artistiques. C'est ce que l'on essaye de nous imposer quand on est étudiant, moi, j'ai toujours refusé. [...] Les plus grandes difficultés dans notre métier, ce sont les difficultés économiques et de fabrication. Comment faire pour que mon objet soit à un prix acceptable dans un milieu très compétitif ? Comment collaborer avec une entreprise ? C'est cela qui est intéressant ».

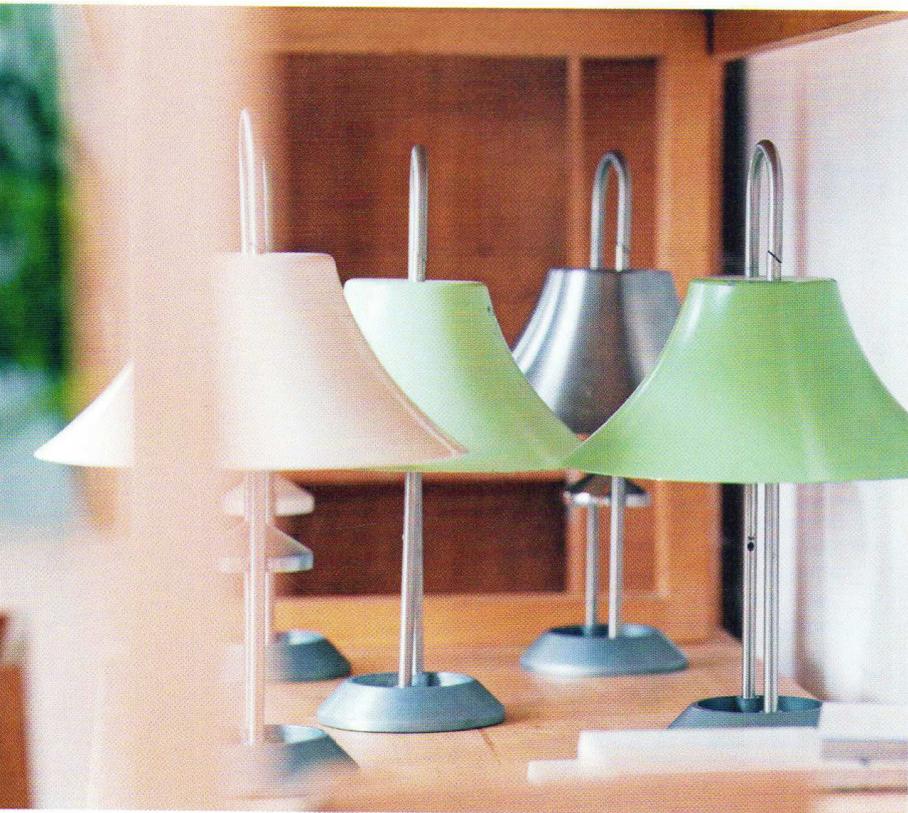
Parmi les entreprises qui comptent des pièces signées Inga Sempé, on peut trouver tout type de techniques et de typologies : le canapé *Moël* chez Ligne Roset (2007), les rideaux *Sketches* et *Mash* pour Kvadrat (2023), le meuble de rangement *Oltralpe* pour Glas Italia (2022), des coupes en verre soufflé *Filigrani* pour Iittala (2022), mais aussi une collection de cocottes et plats pour Revol (2023), un producteur de vaisselle en porcelaine né dans la Drôme en 1768. Actuellement, elle collabore aussi avec le fabricant de mobilier de bureau Clen, « une entreprise familiale française extrêmement sympathique, dont le siège est situé dans l'Indre-et-Loire, qui a breveté un tiroir pour le classement des documents à plat au début des années 1960. Ce qui fait son charme, c'est que l'entreprise participe à la vie économique de la région ; la famille Catelas fait travailler les prestataires des alentours. Ces industriels sont trop méconnus, et c'est regrettable. J'adore travailler avec des entreprises aussi vivantes ! »

Deux collaborations qui enchantent donc Inga Sempé. Il faut dire qu'elle a été pendant longtemps fâchée avec l'Hexagone, qui ne fait pas, à son goût, assez travailler ses designers, contrairement à l'Italie. Elle évoque alors une collaboration avortée avec un grand nom de la menuiserie. « Ils n'avaient aucune considération, je n'étais même pas rémunérée. [...] Il faut dire que notre pays n'est pas le plus avancé dans la culture du design ». Un contraste qu'elle ne saurait expliquer, mais qui la conduit inmanquablement à la même conclusion : « La plupart des gens et des entreprises ne savent pas ce qu'est le design. Ils le confondent avec la décoration ou l'architecture d'intérieur. C'est aussi difficile de travailler dans un pays où, jusqu'à il y a à peu près cinq ans, nous n'avions même pas de statut adapté à notre métier, puisque nous étions considérés comme des ingénieurs ou comme des avocats, ce qui était complètement absurde ».

#### Autre absurdité qui l'attriste beaucoup : la disparition progressive de l'ascenseur social.

« C'est pour cela que l'association Viens voir mon taf fait énormément de bien ». Née en 2015, elle permet à de jeunes collégiens en classe de 3<sup>e</sup> sans réseau d'obtenir des stages en phase avec leurs aspirations professionnelles. « Moi qui ai des enfants privilégiés, cela me rend triste de penser que certains collégiens n'ont

- 
- 3 L'exposition présente les pièces phares de la designer, comme l'étagère *Brosse* éditée par Moustache
- 4 *La casa imperfetta* a pour ambition de montrer un vrai lieu d'habitation, loin des images lisses des magazines



pas l'espoir, ni même parfois l'idée de faire un stage dans un domaine qui leur plaît ou qu'ils ne connaissent pas ». Des collégiens qu'elle a accueillis à trois reprises dans son studio. Mais ça n'est pas pour autant qu'Inga Sempé a le goût de l'enseignement : « Je m'intéresse au fait que des gens issus d'un milieu défavorisé puissent avoir accès à ce qui leur paraissait inaccessible. J'aime avoir des stagiaires, mais enseigner, je n'en ai pas la patience ». La designer sait de quoi elle parle, dans la mesure où elle a déjà travaillé pour l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art (Olivier de Serres), l'École Camondo, ou encore à la Haute école des arts décoratifs, en Suisse. Ce ne sont pas ces expériences qui l'ont rebutée – elle voit encore ses anciens élèves –, mais elle ne tient plus spécialement à les réitérer. « Vous savez, les designers qui enseignent le font notamment parce qu'il est difficile de vivre de son travail. Il ne faut pas croire qu'ils ont envie d'enseigner le minimalisme à toute la terre, c'est juste qu'ils ont des *royalties* minimalistes ! », plaisante-t-elle.

De ses années d'études à l'École nationale supérieure de création industrielle (Ensci), où elle est entrée en 1993, elle garde un souvenir mitigé : « J'ai appris beaucoup de choses d'un point de vue technique dans les ateliers plastique, bois et métal. Je n'avais alors aucune culture dans le domaine des matériaux. Or, je pense que c'est *la* chose qu'il faut acquérir pour devenir designer. À l'époque, il n'y avait pas d'ordinateur et nous faisons nos maquettes avec des tours-fraiseuses, comme cela se fait chez les industriels. Ainsi, on comprend les limites de la matière, ce qui n'est forcément le cas quand on se contente de faire de la 3D, où tout est possible. [...] Pour ce qui est de la dimension artistique, il y avait beaucoup de mauvais goût. Nous reproduisions essentiellement ce qui se faisait. Moi qui voulais faire des choses différentes, on me le reprochait, on me disait que j'étais élitiste. Cela a peut-être changé, mais j'ai en tête une école très fermée d'esprit qui n'aimait pas les objets, donc je n'en garde pas un très bon souvenir ».

La lampe  
Mousqueton  
pour Hay

**Quand il est question de pointer du doigt ce qui l'a poussée vers le design, elle évoque son goût du dessin**, initié par ses parents, la peintre et illustratrice Mette Ivers et le dessinateur Jean-Jacques Sempé, illustrateur du *Petit Nicolas* de René Goscinny. Du foyer maternel, elle se souvient d'un lieu « où tout était choisi avec beaucoup de soin, mais pas du tout dans l'esprit dans les années 1970. Rien n'était orange ni marron, il n'y avait pas de papier peint, seulement des objets anciens qui venaient des puces. Les seuls objets signés étaient deux lampes de Vico Magistretti ». Sa mère ne courait pas après les signatures de grands designers. L'acquisition de ces luminaires conçus par l'un des grands maîtres du design italien « était un hasard total, simplement parce qu'elles lui avaient plu. Nous n'avions rien de récent, à part la télévision et ces deux lampes ».

Un univers au style affirmé donc, mais aussi théâtre de ses toutes premières créations. En plus de dessiner, Inga Sempé crée son tout premier objet dès l'âge de quatre ans : un cadre pour un dessin de sa mère, confectionné à partir de morceaux de bois, creusés à l'aide d'un tesson de bouteille. Pour ce qui est des mentors qui auraient pu l'inspirer, elle nous précise qu'elle « n'admire pas les gens, en général. Je n'ai jamais lu un livre sur Le Corbusier ni sur Achille Castiglioni. Je me méfie beaucoup de ceux qui admirent des personnes sans les avoir rencontrées ». Mais, avant d'entrer à la Villa Médicis, en 2000, elle officie pour Marc Newson et Andrée Putman, deux grands noms qu'elle évoque avec beaucoup de respect. Le designer australien « connaît extrêmement bien la technique ; c'est quelqu'un de très intelligent ». En ce qui concerne la grande dame de l'architecture d'intérieur et du design à la française, elle se souvient de quelqu'un « de très drôle, de fantasque et d'original ». Au sein de ce groupe d'*happy few* figure également le designer Marc Berthier, son professeur à l'Ensci, qui a défendu son travail pendant ses années d'étude, où « tout devait être noir avec un petit point rouge ». Décédé en 2022, celui-ci était à l'origine de toute une série de meubles aux formes novatrices, aux couleurs vives, qui transpiraient l'esprit des *sixties* et la démocratisation du design propre à cette période, notamment à travers sa collaboration avec Prisunic.

#### Et quid de son design ? Est-il populaire ?

« Bien sûr que non, puisque je sais que de nombreuses personnes ont des difficultés financières et qu'un objet de qualité vaut de l'argent. Je n'ai pas la prétention de plaire à tout le monde, mais j'essaie de faire des objets qui puissent être appréciés par différentes tranches d'âge. Je veux faire en sorte qu'ils ne soient pas des caricatures de l'instant. Ce qui est finalement très prétentieux, parce que ça voudrait dire que je réussis à m'extraire de mon époque. En tout cas, cela reste l'un de mes objectifs. Si je suis populaire ? Je n'en sais rien. Mais je pense que si je l'étais, cela se verrait au niveau de mes *royalties* », ironise-t-elle, « Je ne suis pas la Guillaume Musso du design ! »

**Lisa Agostini ■**